

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination multiple.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS :

Un An, \$3.00 - - - - Six Mois, \$1.50
Quatre Mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

4ÈME ANNÉE, No. 174. — SAMEDI, 3 SEPTEMBRE 1887

BERTHIAUME & SABOURIN PROPRIETAIRES
BUREAUX, 30 RUE ST-GABRIEL, MONTREAL.

ANNONCES :

La ligne, par insertion - - - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - - - 5 cents
Tarif special pour annonces à long terme



M. FERRY



LE GÉNÉRAL BOULANGER



M. DE CASSAGNAC



M. LAUR

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTRÉAL, 3 SEPTEMBRE 1887

SOMMAIRE

TEXTE : Entre-nous, par Léon Ledieu. — Nos gravures. — Les femmes. — M. Depretis. — En route pour la Baie d'Hudson, par le Révd M. Paradis. — Saint-Raymond, par un touriste. — Poésie : In Memoriam, par Nérée Beauchemin. — A propos de l'insomnie. — Jeu de Billard. — Les échecs. — Recréations de la famille.

GRAVURES : Portraits : M. Ferry ; Le général Boulanger ; M. de Cassagnac ; M. Laur ; M. Depretis. — Au dispensaire. — Haut-Canada : La rivière de la Petite Baleine. — Gravure du feuilleton.

Primes Mensuelles du "Monde Illustré"

1 ^{re} Prime	-	-	-	\$50
2 ^{me} "	-	-	-	25
3 ^{me} "	-	-	-	15
4 ^{me} "	-	-	-	10
5 ^{me} "	-	-	-	5
6 ^{me} "	-	-	-	4
7 ^{me} "	-	-	-	3
8 ^{me} "	-	-	-	2
86 Primes, à \$1	-	-	-	86
94 Primes				\$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

PRIMES MENSUELLES

QUARANTE ET-UNIÈME TIRAGE

Le quarante-et-unième tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ (numéros d'août), aura lieu SAMEDI, le 3 septembre, à huit heures du soir, dans la salle de l'UNION ST-JOSEPH, coin des rues Sainte-Catherine et Sainte-Elizabeth.

Le public est instamment invité à y assister. Entrée libre.



QUÉBEC doit disparaître par le feu et Montréal par l'eau.

Vous connaissez ce vieux dicton qui a pris naissance, je ne sais ni où ni quand, mais le temps se charge de le démentir, car si nous nous bâsons sur les nombreux incendies qui ont éclaté à Montréal depuis quelque temps, nous constatons que les Québécois sont beaucoup plus heureux que les Montréalais et que la métropole commerciale du Canada a de grandes chances de finir autant par le feu que par l'eau.

On dit que les incendiaires sont pour quelque chose dans ces sinistres, la chose est très possible, mais, à mon sens, la mauvaise construction de nos maisons favorise beaucoup plus encore les incendies.

On construit mal chez nous, il est inutile de nous le dissimuler. On bâtit trop vite, trop légèrement, et pourvu que la maison ait un pen de coup d'œil, qu'elle soit malsaine et rapporte beaucoup, on est content.

Une maison bâtie il y a cinquante ans est très âgée en Canada, tandis qu'elle est neuve en Europe.

On bâtit comme on vit, à la hâte, chacun pour soit en se disant : A quoi bon penser à l'avenir ?

*** Le dernier incendie a dévoré tout un grand bloc en quelques minutes. Comme toujours, les pompes ont fait merveille, mais tout a brûlé, et

il n'en pouvait guère être autrement, puisque ce bâtiment (où s'imprimait le *Herald*) était généralement désigné sous le nom de : *Château de cartes*, tant il était légèrement et mal construit.

La disparition de ce bloc—puisque'il est certain qu'on ne le reconstruira plus—ne me plaît qu'à demi, bien que Montréal doive en bénéficier, puis que le square Victoria aura enfin des lignes un peu régulières, mais je commençais à m'habituer à le voir brûler.

C'est là que j'ai vu le premier incendie en Canada, il y a une quinzaine d'années environ, quand j'ai assisté à la destruction de l'hôtel Saint-James. C'était magnifique et beaucoup mieux réussi que cette année.

C'est là aussi que j'ai assisté à un des sauvetages les plus émouvants que j'ai jamais vus, le 17 mars 1873.

Une servante, Mary Connor, se trouvait dans une chambre du cinquième étage au moment où éclata l'incendie. Voyant que les flammes l'entouraient, elle ouvrit la fenêtre et se suspendit au rebord de pierre, en criant : Au secours ! Elle se tenait par l'extrémité des doigts et se trouvait à plus de soixante-dix pieds du sol. Autour d'elle, les flammes et la fumée.

La foule, qui l'aperçut, poussa un cri de terreur puis se tut tout à coup. Ce silence, de plus de trente mille personnes qui assistaient au drame, était terrifiant. Au bout de quelques secondes, on entendit une voix :

—Tenez bon, nous allons vous sauver.

Un brave pompier, Beekingham, actuellement gardien du poste de la rue Saint-Gabriel, monta lestement à l'échelle mais, arrivé au dernier échelon, il était encore à dix pieds de la malheureuse qui hurlait de terreur.

Elle était perdue, mais la foule se taisait toujours et regardait le pompier, s'accrochant où il pouvait et se tenant debout sur le haut de l'échelle.

—Lâchez-vous, cria Beekingham, et, par un bonheur providentiel, avec un équilibre admirable et une force herculéenne, il regut la femme dans ses bras et parvint à rester debout.

Alors, avec des précautions infinies, il parvint à mettre le pied sur le second échelon, puis sur le troisième, et arriva enfin à se tenir solidement, et quand il mit pied à terre avec son fardeau, un tonnerre d'applaudissements se fit entendre.

J'ai admiré ce brave, et chaque fois que je le vois en passant rue Saint-Gabriel, fumant tranquillement sa pipe, je me souviens de cette fameuse nuit où il risqua si crânement sa peau.

*** Je ne sais ce qu'on a fait pour reconnaître cet acte de dévouement, peut-être lui a-t-on donné une médaille, mais à ce propos je constate qu'il existe chez nous une lacune déplorable : à savoir le manque de récompense officielle pour un acte de dévouement quelconque.

Il appartient au gouvernement de prendre l'initiative de créer des médailles à distribuer.

Je sais bien que les conseils municipaux de certaines villes ont déjà donné des médailles à des pompiers ou à des gardiens de la paix, qui ont fait preuve de dévouement, mais la chose à toujours été mal faite, sans décorum, sans publicité. On donne cette médaille dans un coin, pour ainsi dire, et je lâche le mot, presque à contre cœur.

Ce n'est pas ainsi que l'on doit procéder.

Il faudrait tous les ans, fixer un jour pour la distribution des récompenses et faire la chose avec éclat, de manière à ce que tout le monde sente bien l'importance et le mérite de cette décoration. Le lieutenant-gouverneur devrait considérer lui-même à cette cérémonie, et tous les ministres, hommes publics, etc., être là également.

Aucune médaille ne devrait être donnée sans qu'une enquête sérieuse ait été faite sur l'acte de courage ou de dévouement signalé.

Bref, il s'agirait de fouetter un peu le moral de notre population et faire en sorte d'encourager les honnêtes gens à faire le bien.

Ne devrait-on pas aussi donner des récompenses aux vieux serviteurs, aux servantes (les candidates seraient rares, je crois), mais, enfin, il y en aurait peut être.

*** L'armée du Salut n'a dû le sien (comme dirait D...), qu'à ses jambos.

Les salutistes—il a fallu inventer un nouveau

mot—s'apprétaient à jubiler, ils avaient même commencé, et célébraient à Québec le cinquième anniversaire de leur prise de possession du Canada, quand ils furent sifflés, hués, attaqués, giflés, frappés et assommés par une bande de bandits venus, on ne sait d'où.

* Cette manière de protester contre les croyances d'une secte ne me semble pas destinée à porter de bons fruits, car ce n'est pas en attaquant les gens qu'on les ramènera à de meilleurs sentiments.

J'ai assisté à une réunion des salutistes, et moi, je vous l'avoue, je préfère encore les entendre chanter faux et se rendre un peu ridicules plutôt que de les voir ivres, comme l'étaient leurs assaillants, si le télégraphe nous dit la vérité.

Ces braves gens pêchent sans doute par un trop grand amour des galons et de la cacophonie, mais en somme, ils ne sont pas méchants, et je ne vois pas pourquoi on les molesterait.

S'ils savaient qu'ils n'ont rien inventé de nouveau et que nos pères en savent bien plus qu'eux, peut-être le verrait-on abandonner leur grosse caisse et leurs trombones.

Mais je le répète, ce n'est pas la peine de leur pocher les yeux pour les faire voir clair.

*** La mort vient d'emporter un de nos meilleurs littérateurs M. Elzéar Gérin, qui s'est éteint dans toute la force de l'âge, après une longue et douloureuse maladie.

L'honorable Elzéar Gérin, né à Yamachiche le 14 novembre 1843, était fils de Jean Gérin. Ce dernier, venu de Les Echelles, près Grenoble, France, avait épousé en 1863, à Yamachiche, Mlle Madeline Grenier.

L'honorable Gérin était le seizième enfant du major Antoine Gérin-Lajoie.

L'honorable M. Gérin fit ses études classiques chez les Frères de la doctrine Chrétienne et au collège de Nicolet.

En 1872, il épousa Mlle Maria Agathe, fille de M. D. Dufre-ne, des Trois-Rivières. Admis au barreau en 1873, il fut créé conseiller de la Reine en 1877.

Le défunt fut non seulement un jurisconsulte distingué, un homme politique de grande valeur, mais encore un écrivain de rare mérite.

Dès 1862, il collaborait dans plusieurs publications périodiques.

En 1864 il publia *l'Histoire de la Gazette de Québec*.

En 1865, on le retrouve à la rédaction du *Journal de Québec*, et en 1866 à la tête de la rédaction du journal *Le Canada*; la *Minerve* eut aussi l'avantage de le compter pendant quelques mois au nombre de ses rédacteurs.

Bientôt, cependant il déserta le journalisme, pour entreprendre, à Londres et à Paris, une série d'études sur les institutions politiques de la France et de l'Angleterre. L'homme de lettres n'était cependant pas mort, il n'était pas même endormi; en France, M. Gérin fut attaché à la rédaction du *Journal de Paris*.

De retour au pays, il publia le *Constitué ionnel*, dans la ville de Trois-Rivières. Un jour, en 1861, le défunt eut maille à partir avec le célèbre J. B. Ulric Dorion et la querelle donna même lieu à des coups. M. Dorion était alors député : c'était pendant la session, et M. Gérin fut livré en la puissance du sergent-d'armes.

Candidat malheureux dans le comté de Saint-Maurice en 1868, aux élections fédérales, il se fit élire à la Chambre provinciale dans le même comté aux élections générales de 1871 et il fit un parlement.

Enfin, le 21 du mois d'août 1882, il fut appelé au conseil législatif.

L'hon. M. Gérin, en politique, fut toujours un conservateur fermement convaincu, un lutteur vigoureux, mais loyal. C'était un homme intègre, laborieux et doué de remarquables talents. La mort, qui le réclame encore à la fleur de l'âge, nous ravit en lui un de nos hommes politiques les plus estimables, les plus précieux, et un citoyen qui sut mériter le respect et l'amitié de tous ceux qui ont vécu près de lui.

*** L'autre jour, un brave homme est venu me trouver pour me confier qu'il avait trouvé le

moyen de se diriger en l'air, en haut, en bas, à droite, à gauche, à volonté.

—La direction des ballons ?

—Non, je ne me sers pas de ballon.

—Alors, votre système appartient au plus lourd que l'air ?

—Je ne sais pas comment vous appelez cela, mais je fais ce que je veux en l'air.

Je ne continuerai pas la conversation que nous eûmes ensemble, je puis la résumer en vous disant que mon inventeur avait travaillé pendant vingt ans à cette machine (qu'il avait brûlée et qu'il voudrait reconstruire), et que je reconnus en lui une absence complète d'instruction.

Hélas ! depuis Icare, l'homme a toujours rêvé de parcourir l'espace, mais pas un n'a réussi à son gré.

On dirige un peu les ballons, mais à condition que le vent y mette de la bonne volonté et qu'on n'aille pas trop haut.

Le nombre des chercheurs est immense et, parmi eux, se trouvent encore beaucoup d'utopistes qui cherchent le mouvement perpétuel.

Que de temps perdu pour rien.

Pour rien ?... Non, je me suis trompé, car je me souviens à temps que c'est en cherchant cette impossibilité que Niepce a trouvé... la photographie.

Leon Liden

NOS GRAVURES

LES DUELS DU JOUR EN FRANCE

DUELS de plumes et de paroles, attaques à l'armée d'épithète injurieuse et à lettres chargées d'accusations graves ; témoins constitués, polémiques ardentes engagées en termes peu parlementaires, voilà les événements du jour avec la perspective du duel final à l'épée ou au pistolet. Les adversaires qui feront étinceler l'acier ou parler la poudre, s'ils ne laissent pas parler la raison en un apaisement général, les combattants d'aujourd'hui, qui seront peut-être aussi ceux de demain sur un autre terrain, sont mis en face des uns des autres dans notre gravure de cette semaine.

Voici d'abord

BOULANGER VIS-A-VIS DE FERRY.

Le discours de ce dernier, prononcé à Epinal, a été d'un ton assez violent et d'une allure trop agressive. On sait comment cet homme d'État a parlé d'une fraction du parti républicain et du général Boulanger.

On s'est demandé avec stupéfaction pourquoi M. Jules Ferry a qualifié le populaire ex-ministre de la guerre de *Saint-Arnaud de café-concert* ? Jamais comme ministre ou général, on n'a pu croire Boulanger capable d'une trahison ou d'une conspiration. On peut donc, à juste raison, trouver extraordinaire cette injure proférée contre lui dans la bouche de M. Jules Ferry.

Le député des Vosges a également été ministre, et, après sa démission, il a eu à subir bien des accusations injurieuses et des gros mots malsonnants.

Il a su les dédaigner, et son silence méprisant a été sa meilleure réponse.

Pourquoi a-t-il imité aujourd'hui ses ennemis politiques, et fait-il à un autre ce dont il faisait fi pour lui-même ?

Nous n'attaquons ni ne défendons les faits et gestes des deux adversaires ; nous constatons simplement ce qui est, avec toute l'impartialité qu'on nous connaît.

Noas avons déjà apprécié comme il convient le général Boulanger, le premier, le seul, constate un de nos confrères, qui depuis seize ans ait regardé les Prussiens en face, l'épée à moitié sortie du fourreau.

Il n'y a à rien qui puisse ressembler, de près ou de loin, à un *Saint-Arnaud de café-concert*, terme injustifiable, autant qu'injustifié, que M. Jules Ferry doit certes regretter presque autant que l'expédition du Tonkin.

Ce n'est pas une raison, parce qu'une chanson contenait le nom du général Boulanger, pour qu'un commandant de corps d'armée soit pris à partie personnellement, de cette triste manière.

Voyons les portraits des deux autres adversaires à duel expectatif :

MM. LAUR ET DE CASSAGNAC

qui se sont déjà violemment battus à coups d'invectives et de plumes dans leurs journaux respectifs. On a lu les articles de Laur dans la *France* et les ripostes de Cassagnac dans l'*Autorité*... si personnelle qu'elle n'est pas celle de tout le monde.

Les lettres de Clermont-Ferrand relatives au général Boulanger et à ses diverses allégations, écrites sous l'anonymat de XX, que M. Laur a reconnu pour être sien, ces fameuses lettres révélées de faits graves ont soulevé la colère du bouillant Achille bonapartiste.

Ses démentis formels, ses violentes mises en demeure d'explications catégoriques, ses brutales intempérances de langage envers son confrère en journalisme, qui est aussi son collègue à la Chambre des députés, ont dépassé toute mesure.

M. Laur ne veut pas se poser en accusateur public ; il a dénoncé le fait passé, mais il lui répugne de désigner les coupables, à qui le repentir est possible.

Il demande raison à Cassagnac de ses injures personnelles, et Cassagnac refuse réparation avant d'avoir reçu communication des noms de ceux qu'on a incriminés.

L'affaire en est là.

Et toutes ces affaires-là sont bien tristes, par toutes les réflexions qu'elles suscitent à la galerie internationale qui compte les coups.

Pour nous, fidèles reproducteurs de l'actualité, nous suivons impartialement les phases de cet assaut carré, et après avoir offert aux lecteurs la tête des combattants, nous livrerons en temps et lieu, la reproduction exacte du combat, sur quelque terrain qu'il s'effectue.

Espérons encore et quand même, en l'ère d'apaisement national et d'union française qui a été si bien promise ministériellement.

AU DISPENSAIRE

Le tableau que nous reproduisons, et qui obtint un si vif succès au Salon de 1886, pourrait se passer d'une notice descriptive, tant il parle aux yeux et au cœur. Le peintre, M. Pharaon de Winter, a traduit, dans son émouvante simplicité, l'un des aspects de la vie des indigents. De pauvres femmes, l'une avec son enfant malade, viennent chercher des médicaments au dispensaire des Sœurs. La supérieure examine attentivement l'ordonnance afin de ne pas se méprendre sur sa véritable signification.

A côté d'elle, appuyée sur une table, une novice attend ses ordres. C'est cette dernière qui est chargée de la manipulation des médicaments ; elle exécutera ponctuellement les instructions de la supérieure.

Contre les murs, sur des rayons, voire sur la cheminée, sont posées des fioles, des bocaux, des vases. La charité est le suprême souci des deux religieuses qui ajouteront à leur don une parole consolante pour la mère souffrante et une caresse pour son enfant.

AVIS A QUI DE DROIT.—Les lettres non signées par un nom responsable sont jetées au panier.

LES FEMMES

L'ami donne s'il a de trop ; la femme, lors même qu'elle n'a pas assez.

* *

Il y a des femmes dont le mérite dure plus que la beauté.

* *

Les femmes guérissent de leur paresse par la vanité ou par l'amour.

* *

Les femmes laident ressemblent à ces fleurs des champs dont personne ne se soucie : elles ont souvent un cœur d'or.

M. DEPRETIS



EX-PREMIER MINISTRE D'ITALIE, DÉCÉDÉ

L'HOMME que l'Italie pleure aujourd'hui n'était pas, à proprement parler, un grand homme d'Etat. C'était plutôt un politicien, mais un politicien d'une grande habileté, connaissant à fond toutes les manœuvres parlementaires, ce qui lui a permis d'exercer, pendant plus de onze ans, une sorte de dictature sur le Parlement italien et son pays.

M. Depretis, président du conseil des ministres et ministre de l'intérieur d'Italie, est mort, il y a quelques semaines, à Stradella (Piémont).

Né à Stradella en 1811, M. Depretis étudia le droit à l'Université de Turin et s'établit avocat dans sa ville natale. Il prit une part active à tous les efforts tentés par les patriotes Italiens pour arriver à l'unité de leur pays, collabora à divers journaux et fut nommé, en 1849, gouverneur civil de Brescia. L'année suivante, il siégea à la chambre de Piémont, sur les bancs de l'opposition. En 1861, Cavour le nomma producteur de la Sicile, et, en cette qualité, il y proclama la constitution italienne.

Du 3 mai au mois de décembre 1862, il fit partie du cabinet Ratazzi, comme ministre des travaux publics, et rentra au ministère présidé par M. Ricasoli, le 20 juin 1866, d'abord comme ministre de la marine, puis des finances. A la chute de ce ministère il reprit son siège à la chambre, et, après la mort de Ratazzi, devint le chef du parti de l'opposition. Lors de la chute du cabinet Minghetti, le 19 mars 1876, il fut chargé de composer un ministère ; il prit le portefeuille des finances, avec la présidence du conseil, et s'occupa immédiatement des réformes à introduire. La dissolution de la chambre des députés, le 7 octobre 1876, et les élections du 12 novembre suivant donnèrent au ministère une grande majorité ; divers projets de loi furent adoptés.

Dans l'année qui suivit, M. Depretis éprouva deux fois et en sens contraire l'effet de l'instabilité des majorités parlementaires italiennes. Remplacé, comme chef de cabinet, par M. Cairoli, il se vit, au bout de quelques mois, appelé à le remplacer à son tour et à former un ministère où entrèrent dans certaines proportions les chefs des divers groupes de la chambre des députés (15 décembre 1878). A la suite du rejet du projet de loi d'abolition d'impôt sur la mouture, M. Depretis donna sa démission, le 3 juillet 1879, avec tout le cabinet, et eut encore une fois M. Cairoli pour successeur.

M. Depretis revint aux affaires à diverses reprises, et le 29 juin 1885 il forma un cabinet dans lequel il prit la présidence du conseil en même temps que le portefeuille de l'intérieur. C'est dans l'exercice de ces fonctions que la mort est venue le surprendre.

NOTRE NOUVEAU FEUILLETON

Nous commencerons prochainement la publication d'un grand feuilleton émouvant et dramatique, qui, nous en sommes certains, sera suivi avec un vif intérêt.



AU DISPENSARE

EN ROUTE POUR LA BAIE D'HUDSON

PAR M. L'ABBÉ PROULX, MISSIONNAIRE DANS LE VICARIAT APOSTOLIQUE DE PONTIAC

(Suite)

VII

Premières découvertes et premiers établissements à la Baie d'Hudson

Per ignem et aquam.—Un déluge.—Le conseil.—La retraite.—L'hospitalité.—Une soirée délicate.—Une journée de loisir.—Hudson.—Son hivernement.—Il est trahi.—Punition.—ChAMPLAIN.

Nransivimus per eremum terribilem et maximum, pouvons-nous dire avec Moïse. Pour arriver jusqu'ici, nous avons dû passer par d'épaisses forêts, par des chemins âpres et rudes, entre des précipices et des abîmes, dans de vastes solitudes où l'on ne rencontre que Dieu. Nous pouvons ajouter pour ces jours derniers : *transivimus per ignem et aquam*, par les rayons d'un soleil brûlant, par l'eau surtout, par des torrents intarissables, sous les cataclysmes du ciel entr'ouvertes un vrai déluge.

Toute la nuit du samedi, la pluie continua de tomber, la prairie, au loin et au large, devint comme une mer, à la surface de laquelle flottait la tête des foins. L'élément liquide fit invasion dans nos tentes, nos lits se trouvèrent à la nage. Littéralement nous étions inondés, submergés, noyés : nous avions fait naufrage sur terre.

Le vent du Nord rangeant, torrédaient les tentes, menaçait de les arracher et de les emporter au gré de ses caprices. Nous grelottions, les dents nous claquaient dans la

bouche, sous la crudité d'un froid humide. A la clarté renaissante, le conseil est assemblée. Le président pose la question :

—Dans les circonstances présentes, quel parti est-il expédient de prendre ?

Tot sensus tot capita. Les opinions sont diverses, il y a du pour, il y a du contre, la discussion se prolonge. Au dehors, la tempête, de son côté, augmente, tonne, presse avec une éléquence à la fin irrésistible. En définitive, voici quels sont les motifs qui l'emportent :

—Il fait froid. Pour nous chauffer, il nous faut glaner des morceaux de bois rares, ici et là, à dix et vingt arpents dans la prairie et sur les grèves ; du reste, aurions-nous du combustible, que le vent et la pluie nous empêcheraient de nous en servir. Nous ne pouvons rester plus longtemps de la sorte, assis dans l'eau. Irons-nous dans la forêt à la recherche de quelque petit coteau pour y établir notre camp ? Mais tout y est mouillé, terre, herbes, arbres, feuillage. Nos couvertures dégouttent, nous sommes trempés et glacés jusqu'à la moelle des os, pouvons-nous entreprendre prudemment de passer une autre nuit dans ce triste état ? N'est-ce pas, de gaieté de cœur, courir au devant des douleurs, de la goutte et des rhumatismes ? Si, à dix heures, le soleil ne nous a

pas montré son visage, riant, avec promesse de nous sécher dans le courant de l'après-midi, rappelons-nous que Moose n'est qu'à dix milles ; allons-nous y mettre à l'abri jusqu'à ce qu'un ciel plus élément nous permette de continuer notre voyage. *Procedere non tenetur homo cum tanto incommodo.*

**

A dix heures, de gros nuages noirs, rasant le sol, continuaient de nous fouetter la figure de leurs gouttes de pluie glaciale. Nous jetons le bagage pêle-mêle au fond du canot ; et tristes, sans parler, un peu bourrus, nous partons. La violence du vent et la force des avirons nous charrient à toute vitesse sur les vagues sombres et verdâtres, au sommet blanchissant. L'eau coulait de nos chapeaux comme d'une gouttière ; elle entraînait par le collet de nos chemises et sortait par nos bottes, non sans nous avoir fait frémir et frissonner en nous glissant le long de l'échine. Silence à bord, toutes les figures grimâchaient. Choum avait la visière de sa casquette sur l'oreille gauche. Le R. P. Nédelec était tout honteux, il avait la tête basse ; depuis vingt ans, c'est la première fois qu'il recule devant l'ennemi. Moi, qui ne suis point aussi fier, je me réjouissais.



HAUT-CANADA. — Rivière de la Petite Baleine ; d'après un dessin du Rév. Père Paradis.

sais intérieurement, par avance, de la chaleur du feu et de l'hospitalité de M. Cotter. Du voyage, nous n'avons eu encore pareille nuit et pareille et pareille journée ; difficilement nous rencontrerons pire.

Qu'il fait bon de s'entendre dire :

—Messieurs, vous êtes les bienvenus ; changez d'habits, chauffez-vous à votre aise, la maison est la vôtre.

On va, on vient, on court, tout le monde s'empresse autour de nous. Un quart d'heure après, nous nous retournons devant la cheminée, tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, comme des poissons qu'on rôtit à la broche. La chaleur bienfaisante entre par tous les pores, s'insinue dans les veines, pénètre jusqu'aux os, et la gaieté revient au cœur.

**

La soirée fut délicieuse. Nous étions confortablement assis, en demi-cercle, dans de grands fauteuils, les pieds tournés à la chaleur. Cinq petits enfants, au teint frais, à la figure réjouie et aux yeux vifs, se pressaient, comme des perdreaux, autour de leur mère. Ils nous donnèrent un concert sacré, chantant plusieurs des hymnes gracieuses et enfantines, contenues dans leur

Book of common prayers. Ce livre est extrait presque textuellement du Rituel catholique. Je prenais plaisir à l'examiner, et je ne pouvais m'empêcher de penser : "Comme l'esprit anglais est conservateur ! les anglicans ont gardé ici les preuves de leur scission religieuse au risque de les voir se retourner contre eux. Et en même temps comme l'esprit humain est inconscient ! ces pages seules devraient suffire pour ramener les enfants à l'Eglise de leurs pères." Sur l'invitation du bourgeois, nous chantâmes à notre tour le *Pange Lingua*, le *Verbum Supernum* et plusieurs cantiques à Marie. Quand nous entonnâmes : "Nous vous invoquons tous," chant qui va sur l'air du *God save the Queen*, tout le monde se leva ; c'était un hommage rendu à celle qui était la Reine, non seulement du vaste empire britannique, mais encore du ciel et de la terre. Les sons graves, lents et sonores du trombone, soutenaient les voix. Pour un moment, le salon se trouva converti en une chapelle où tous priaient, sinon avec une même foi, du moins je n'en doute pas, avec un même cœur, un même amour. Enfin, quand nous dûmes aller demander au sommeil des forces pour le lendemain, nous ne pûmes nous empêcher de nous dire : "N'est-ce pas que c'est un peu plus gai qu'hier soir sous la tente, à Hay-Creek ?"

**

La journée d'aujourd'hui, lundi, est claire, belle, avec un brillant soleil dont les rayons ont peine à réchauffer les frissons de l'atmosphère ; cependant le vent du Nord tient toujours solide. Nous passons le temps au salon à continuer les agréables conversations d'hier soir, ou sur la côte à respirer les salins, à regarder les sauvages qui travaillent sans se parler, gais, alertes, agaçant l'un, agaçant l'autre, bondissant comme des agneaux, les plus heureux des hommes. Je profite aussi de ce

loisir princier, dans une bonne chambre, auprès d'une table solide, pour mettre bout à bout mes notes diverses sur l'histoire des découvertes et des premiers établissements de la Baie d'Hudson. Je vous les envoie tels quels. Vous y verrez que nous ne sommes ni les Christophe Colomb ni les Jacques-Cartier de cette mer intérieure.

**

Le 24 juin 1610, Hudson entra dans le détroit qui a depuis porté son nom. C'était un marin d'une expérience consommée et d'une bravoure à toute épreuve. Déjà il avait fait trois voyages sur les côtes de l'Amérique, cherchant un passage aux Indes Orientales ; dans sa dernière expédition, en 1609, il avait découvert, exploré et baptisé la rivière Hudson, sur les bords de laquelle les Hollandais bâtirent bientôt New-Amsterdam, aujourd'hui New-York.

**

Il poussa jusqu'au fond de la baie, en visita avec grand soin la côte occidentale et, au mois de novembre, pénétra dans un enfoncement au sud-ouest, où il fit hâler son vaisseau au rivage pour

y passer l'hiver. En partant d'Angleterre, il ne s'était ravitaillé que pour six mois. La saison fut dure, Hudson était le premier à prendre sa part de misère. Les vivres, à bord, se firent rares; cependant, tant que durèrent les neiges, les perdrix et autres oiseaux qu'on tua, mirent l'équipage à l'abri des horreurs de la faim. Au dégel, la chasse manqua. Hudson courut la côte dans une chaloupe pendant neuf jours, pour voir s'il rencontrerait quelques sauvages, dont il pourrait tirer quelques provisions. N'en ayant point trouvé il revint au vaisseau qu'il fit remettre promptement en mer pour s'en retourner en Angleterre. Il distribua à ses matelots le peu de biscuit qui lui restait, régla la solde d'un chacun et accompagna chaque décompte d'un certificat de services, afin qu'ils pussent tous être installés dans leurs appointements au cas qu'il viendrait à mourir. Profondément touché de leur misère, et comme s'il eût un pressentiment qu'il n'aborderait pas en Angleterre, il pleurait à chaudes larmes en faisant ces dernières dispositions. Mais ces témoignages de sollicitude ne firent aucune impression sur des gens qui avaient juré sa perte.

**

Au mois de septembre précédent, il avait été la charge de contre-maître à Robert Wett, à cause des mutineries qu'il excitait dans l'équipage. Les complices de celui-ci résolurent de se venger. A leur tête se faisait remarquer un scélérat, nommé Henri Green, à qui Hudson avait sauvé la vie, à Londres, en le retirant d'abord dans sa maison, puis sur son navire à l'insu même des propriétaires. Le 11 juin 1611, quand le navire fut prêt à mettre à la voile, ils se saisirent du capitaine, de ses fils encore enfant, du sieur Woodhouse mathématicien, qui faisait ce voyage en qualité de volontaire, du charpentier et de cinq autres, et ils les mirent dans une chaloupe, les abandonnant cruellement à leur triste sort, sans provisions et sans armes. Qu'advint-il de ces huit infortunés? Ont-ils péri de misère? Ont-ils été massacrés par les sauvages?

Le ciel ne laissa pas impuni un semblable forfait. Green et deux de ses camarades furent tués dans une rencontre que les gens du vaisseau eurent avec les sauvages. Robert Wett mourut misérablement pendant la traversée; et ce n'est qu'après avoir essuyé toutes sortes de calamités, que les débris de l'équipage abordèrent en Angleterre. Celui qui fit le récit de ces tristes aventures, Abacuc Pricket, probablement, avait trempé autant que tout autre dans cette noire action; mais, ayant su se rendre nécessaire auprès des armateurs, il échappa à la punition qu'il avait méritée.

**

En cette même année 1610, alors que Hudson cherchait par mer un passage à l'océan Pacifique, l'illustre Champlain, le père de la Nouvelle-France, faisait les mêmes recherches par terre, remontait le Saint-Maurice; mais, en face des difficultés de tous genres qui surgirent devant lui, il dut rebrousser chemin. Il ne fut pas plus heureux dans une autre tentative qu'il fit en 1613, par la route de l'Ottawa; il vint s'arrêter au lac des Algonquins, à l'endroit où s'élève aujourd'hui la ville de Pembroke.

(A suivre)

"SAINT-RAYMOND"

Toutes les choses sont en germe dans les paroles.

(Poète et philosophe Indien.)



ONQUE se trouve à la gare du chemin de fer du Lac Saint-Jean, à Québec, à 57 heures de relevée, y peut remarquer, les samedis, surtout, une animation inusitée. C'est qu'à ce moment du jour, nombre de citadins, voulant échapper à la chaleur suffocante de la ville, aux miasmes délétères et à l'air vicié de ses rues, sont bien aises de profiter du convoi que la compagnie met à leur disposition pour aller respirer pendant quelques heures l'air de la campagne.

Les chars, d'ordinaire, regorgent de passagers.

Les dames d'abord, et les personnes dont le rang ou l'âge est un titre à notre respect, occupent les sièges, tandis que les jeunes gens se placent un peu partout: sur les sièges quand il en restent, sinon, dans les espaces libres.

Tout ce monde se dirige vers l'Ancienne Lorette, Charlesbourg, Val Cartier, le Lac Saint-Joseph, Bourg-Louis, et Saint-Raymond, joli village situé à une trentaine de milles de Québec.

Tous ces endroits, qu'avoisine la chaîne des Laurentides, sont remarquables par la beauté de leur position, par l'air pur qui y règne, et ont l'avantage de se trouver à proximité de Québec. Enfin, tout est à souhait: on part quand les affaires sont terminées, et on revient le lendemain au moment voulu pour commencer sa journée.

Continuellement, le long de la voie ferrée, de Québec à Saint-Raymond et même jusqu'au lac Edouard où l'on peut se rendre maintenant, notre attention est constamment tenue en éveil par la vue de paysages d'une nature riche et naguère inconnue. Partout on voit se réaliser la puissance créatrice d'un chemin de fer traversant un pays nouveau, mais propre à la colonisation.

Des paroisses, pour ainsi dire encore dans l'enfance, ont reçu une impulsion subite depuis le jour où ont été posés les premiers rails d'acier sur ce sol si voisin, et pourtant jusque là encore si éloigné de nous; et leur population réunie s'élève à près de 15,000 âmes, malgré la désertion de bien des foyers alors que ravagait, avec une fureur impossible à combattre, ce fléau de dépopulation qui a jeté tant de familles canadiennes dans les manufactures des Etats-Unis. Jusqu'à 25 lieues dans l'intérieur, le long des rivières Jacques-Cartier, Sainte-Anne et Batiscan, sans compter leurs petits affluents, nombre de cantons nouveaux, qui, hier encore, avaient à peine un nom, s'étendent sous le regard dans tous les sens, et les fumées de vingt villages naissants s'élèvent dans le ciel éblouissant de l'hiver pour attester qu'il y avait autre chose au nord de Québec que des steppes incultes, que des forêts impénétrables, que ne devaient jamais fouler d'autres pieds que ceux de l'élan, du caribou et de l'Indien s'élançant à leur poursuite. En maint endroit a cédé, sous les coups redoublés du colon, l'épaisse nu raille, hérissée et flottante de forêts; les solitudes farouches et ténébreuses ont reculé petit à petit à l'aspect de l'homme armé de la terrible hache du défricheur, et ces mêmes bois, et ces montagnes, et ces vallées, et ces gorges profondes, tortueuses et roulées autour des monts comme des écharpes d'abîmes, naguère encore refuges presque inviolés des vaillants quadrupèdes à panaches et des bêtes à chaude fourrure, retentissent aujourd'hui du roulement presque ininterrompu des trains dont l'écho, vingt fois répété, roule, de massif en massif et de chaîne en chaîne, comme un tonnerre cadencé, et là où la voix de l'homme s'était encore à peine fait entendre, éclate tout à coup, dans le silence profond des campagnes éparses et assoupies, le mugissement prolongé de la locomotive, cette bête de feu, altérée d'espace, qui le traverse dans sa course vertigineuse comme un météore, en lui abandonnant sa flottante écharpe de fumée, qui pourrait broyer des armées sur son passage, et qui s'arrête en un instant, sous une simple pression de la main de l'homme, plus docile et plus passive qu'un cheval de cirque, plus immobile que l'eau d'un lac sur ses rives (*).

**

Mais l'endroit le plus fréquenté, le plus pittoresque que traverse le chemin de fer, est bien Saint-Raymond.

Ce village a pris l'importance d'un chef-lieu, d'un bourg considérable, depuis quelques années, ceest-à-dire depuis la construction du chemin de fer, et je ne doute pas qu'il ait la prétention légitime de s'élever bientôt au rang de ville.

La nature d'ailleurs se prête admirablement à en rendre le séjour agréable. Saint-Raymond est situé à l'entrée même des Laurentides, dans une charmante vallée que baigne, en méandres capricieux, la rivière Sainte-Anne. Les collines, des côtés nord et ouest, s'élèvent graduellement, en amphithéâtre, sur les degrés duquel sont construites de jolies maisons; des hauteurs des côtés sud et est, d'où l'œil domine toute la vallée, vous contemplez le plus beau panorama qui se puisse imaginer. Ça et là, sur les bords de la rivière, sont des arbres gigantesques formant autant de frais bocages.

Il y a de cela quelques années, mais l'événement se représente à mon esprit comme s'il venait de se passer, tant le souvenir des scènes heureuses de notre jeunesse est vivace; il y a quelques années, dis-je, par une belle après-midi de juillet, nous étions allés faire une promenade en canot sur la rivière. Je dis nous, car j'avais le plaisir d'accompagner une jeune personne dont l'amitié m'était chère.

A ce moment du jour le soleil s'inclinait à l'horizon, et revêtait tous les objets d'une teinte douce et rêveuse. Tous les êtres, toutes les voix de la

(*) Buies, 1^{re} Conférence.

nature semblaient chanter un hymne de reconnaissance au Créateur. Un souffle léger ridait à peine la surface des eaux. Nous remontions doucement le cours de la rivière jusqu'à un endroit où le remous d'une petite cascade se faisant sentir, nous abandonnions notre canot à la dérive, tout comme les pensées, les impressions de nos esprits recueillis.

Je goûtais le charme de sentiments profonds qu'inspire le spectacle d'une belle nature. La physionomie intelligente, douce et sympathique de ma jeune compagne, la grâce et la noblesse de sa personne me pénétraient de respect et d'un religieux dévouement; je pouvais bien répéter, en les lui appliquant, ces paroles d'un poète anglais:

There's in you all that we believe of heaven.

Les derniers feux du soleil, inondant la vallée de lumière, faisaient ressortir, comme un rayon de gloire, l'éclat de ses beaux cheveux blonds.

Quand le cœur est encore jeune et susceptible d'enthousiasme, quand il croit encore à l'amitié et aux attachements profonds, comme il savoure avec délices ces heureux moments de la vie, ces moments de douce quiétude, où tout ce qu'il y a de beau et de bon sur la terre se confond en un idéal, en une vision dorée, que pourrait seul décrire celui qui posséderait la sensibilité et le talent d'un Virgile ou du poète de Vaucluse.

J'aurais voulu, comme autrefois l'heureux Josué, pouvoir arrêter le soleil dans sa course, sachant bien que celui-ci, que nous dérobaient déjà les sommets embrasés des Laurentides, allait bientôt, en éclairant d'autres cieux, changer les décors de cette scène.

Cher lecteur! un conseil pour finir. Si la chaleur du jour vous accable, et que vous vouliez laisser votre esprit se reposer par la vue de beaux paysages et de riantes scènes champêtres, quittez la ville, prenez le chemin de fer du Lac Saint-Jean et allez à Saint-Raymond; si vous comparez la pâle description que j'en ai faite avec les émotions que vous fera éprouver la réalité, vous conviendrez sans doute, avec le philosophe Indien, que: "Toutes les choses sont en germe dans les paroles."

TOURISTE.

Québec, août 1887.

IN MEMORIAM

AU RÉVD M. DENIS GÉRIN

Cher ami, le trépas est-il bien aussi sombre
Qu'un vain peuple le pense? Et l'onde aux sombres bords
Est-elle un ténébreux abîme, un gouffre d'ombre
Où s'efface à jamais le souvenir des morts.

Tu le sais, par-delà l'horrible latitude
Où l'homme par le flot fatal est submergé,
Il est un lieu dont la radieuse altitude
Promet calme et repos au pâle naufragé.

La dépouille qui git, froide et marmoréenne,
Se décompose, mais l'esprit aux vols hardis,
Libre, attiré par la splendeur élyséenne,
Monte de ciel en ciel aux plus hauts paradis.

Sur le cher mort qu'on vient de clouer dans sa bière,
Sur le frère qui part et qui prend les devants
Pour arriver plus vite au pays de lumière,
Ne pleurons pas, pleurons plutôt sur les vivants.

Pleurons sur les amis dont les espoirs s'éteignent;
Pleurons sur les trésors qu'emporte le cercueil;
Qui! pleurons sur tous ceux dont les cœurs blessés saignent
Dans la nuit de l'exil et dans la nuit du deuil.

Bénédicte Beauharnois

Yamachiche, 26 août 1887.

On trouve dans un vieux livre persan la maxime suivante:

"Celui qui n'a pas de fortune, n'a pas de crédit;

"Celui qui n'a pas une femme soumise n'a pas de repos;

"Celui qui n'a pas d'enfants n'a pas de force;

"Celui qui n'a point de parents, n'a point d'appui;

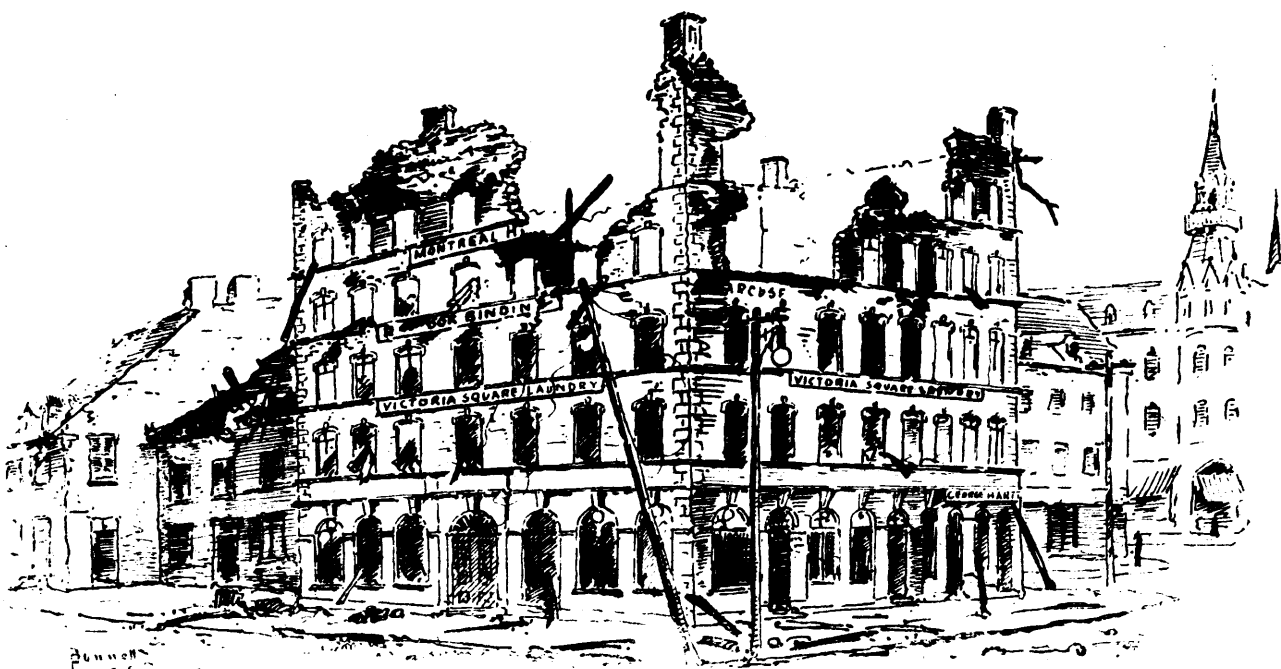
"Mais celui qui n'a rien de tout cela, vit exempt de soucis."

L'INCENDIE DU "HERALD"

Vendredi soir, 26 août, toute la brigade des pompiers était appelée au square Victoria, à Montréal, où un incendie venait de se déclarer dans les bureaux du Herald.

Cet immense établissement devint la proie des flammes en moins d'une heure.

Ce bloc va complètement disparaître afin de rectifier les lignes du square Victoria.



LES RUINES DU BLOC DU HERALD (INCENDIE LE 26 AOUT 1887)

L'historique de ce bâtiment n'a rien de bien remarquable et il se résume en quelques mots.

C'est là que fut installé le meilleur théâtre d'amateurs de Montréal, par MM. Boucher, actuellement huissier, et Trottier, ex-caissier de la banque du Peuple.

En 1872, il fut transformé en hôtel, le St-James Hotel, qui brûla.

Depuis cette époque, différentes industries y étaient installées.

A PROPOS DE L'INSOMNIE

Le bruit est-il une cause d'insomnie? c'est ce que discute un auteur américain qui arrive à une conclusion assez originale pour qu'on la signale.

Non, dit-il, le bruit n'est pas une cause d'insomnie; n'a-t-on pas vu les habitants d'une ville assiégée dormir parfaitement sous le bombardement, pour se réveiller brusquement dès que le feu venait à cesser? Ne sait-on pas que les meuniers dorment dans leur moulin et se réveillent s'il s'arrête? Les voyageurs ne dorment-ils pas en chemin de fer malgré le grondement du train en marche, pour s'éveiller aux stations? Enfin, le meilleur sommeil des enfants ne leur est-il obtenu par des chants, des bruits divers?

La véritable cause de l'interruption du sommeil, c'est les changements: la cessation du bruit éveille aussi bien que la cessation du silence; un réveil-matin interrompt le silence; la machine qui stoppe interrompt le bruit.

Ces principes étant posés, leur application s'impose, surtout aux personnes nerveuses qui ont le sommeil très léger. Rien n'est plus fragile que le silence: à chaque instant il peut être interrompu; il faut donc le remplacer, pendant le sommeil, par un bruit continu produit par un appareil spécial, assez puissant pour dominer les bruits extérieurs et forts.

L'auteur ne va pas jusqu'à conseiller de placer un tambour dans sa chambre à coucher, mais il pense qu'on peut concevoir un mécanisme donnant un ronflement continu, et qui, placé près du lit, sur l'oreiller au besoin, noiera dans ses ondes sonores tous les autres bruits. En déterminant son arrêt à une heure fixée d'avance, il jouera le rôle de réveille matin.

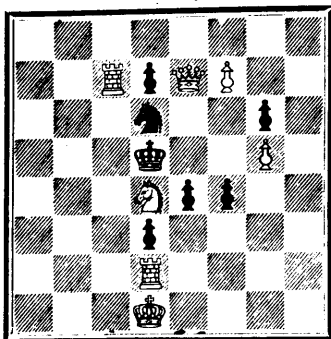
LE JEU DE BILLARD

Description du coup qui a paru dans le No 170 du MONDE ILLUSTRÉ

Il est nécessaire, pour bien exécuter ce coup, de jouer avec force en prenant sa bille légèrement au-dessus du centre et un peu à gauche. Viser la rouge demi-pleine. Chacune des billes en mouvement a trois bandes à toucher avant de se réunir en A à la troisième. Voilà pourquoi il faut lancer le coup avec vigueur et en allongeant le bras.

LES ÉCHECS

Composé par le Dr E. W. KEENEY, Newport
NOIRS—7 pièces



BLANCS.—7 pièces
Les Blancs font mat en 2 coups

Solution du problème qui a paru dans le No 172 du MONDE ILLUSTRÉ

<i>Blancs.</i>	<i>Noirs</i>
1 T 3e R	1 R 4e F
2 P 5e D	2 P pr P
3 C (2e R) 4e D, échec et mat.	
	Si :
2 P 5e F	1 R 4e D
3 C (2e R) 4e F R, échec et mat.	2 P pr P

LES MIRACLES

Les guérisons miraculeuses sont obtenues en faisant usage des grands remèdes sauvages de M. J. B. Leduc, le célèbre inventeur du remède de la coqueluche, le croup, la diphtérie, les mumps, l'enrouement, la rougeole, les fièvres scarlatines, les palpitations du cœur, la dyspepsie et toutes les inflammations intérieures et les dérangements d'estomac, dont il a fait les plus grandes preuves dans toute l'Amérique, depuis quatorze mois, en guérissant toutes les maladies les plus chroniques. Ces remèdes sont nullement injurieux.

En vente en gros et en détail, au No 634, rue Saint-Laurent, Montréal.

CASTOR FLUID

On devrait se servir pour les cheveux de cette préparation délicate et rafraichissante. Elle entretient le scalp en bonne santé, empêche les peaux mortes et excite la pousse. Excellent article de toilette pour la chevelure. Indispensable pour les familles. 25 cents la bouteille.

HENRY R. GRAY,
Chimiste-pharmacien,
144, rue St-Laurent.

LE VOLEUR, journal artistique, littéraire et d'actualité, 59e année d'existence. Ce journal, essentiellement destiné à la famille, reproduit les meilleurs romans français parmi ceux qui peuvent être lus par tous, des articles d'actualités sur les hommes marquants contemporains, et sur les événements du jour une chronique spirituelle sur les faits de la semaine, et enfin un article de mode pour les mères de famille. Le Voleur paraît toutes les semaines, à Paris, 18, rue de l'ancienne-Comédie.

VICTOR ROY,

ARCHITECTE

No 26, rue Saint-Jacques, Montréal

AUX ANNONCEURS

Pour \$20, nous publierons une annonce de dix lignes dans un million de numéros des principaux journaux américains et cette publication aura lieu dans un délai de dix jours. Ce prix établit le taux à un cinquième de cent la ligne pour mille de circulation!

Cette annonce paraîtra dans un seul numéro de chaque journal, et, par conséquent, passera sous les yeux de un million d'acheteurs de différents journaux; — ou cinq millions de lecteurs, s'il est vrai, comme on l'a déjà dit, que chaque journal acheté est lu par au moins cinq personnes en moyenne. Dix lignes font environ 75 mots. Adressez copie d'annonce et chèque, au envoyez 30 cents pour un livre de 176 pages. GEO. P. ROWELL & CO, 10 SPRUCE ST., New-York.

Etablie en 1870.

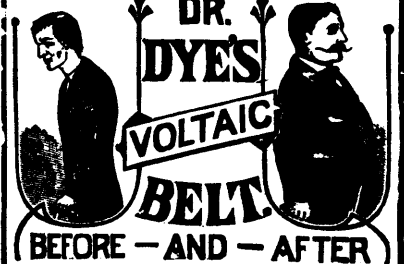


Nous avons le plaisir d'annoncer que nous avons toujours en magasin les articles suivants:
Les triples extraits culinaires concentrés de JONAS
Huile de Castor en bouteilles de toutes grandeurs.
Moutarde Française, Glycerine, Collefortes.
Huile d'Olive en 1/2 pintes, pintes et pots.
Huile de Foie de Morue, etc., etc.

HENRI & JONAS Cie

10-RUE DE BRESOLES-10
BA ISSUES DES SŒURS) MONTREAL

30 DAYS TRIAL



Electric Appliances are sent on 30 Days' Trial. TO MEN ONLY, YOUNG OR OLD, WHO are suffering from NERVOUS DEBILITY, LOST VITALITY, LACK OF NERVE FORCE AND VIGOR, WASTING WEAKNESSES, and all those diseases of a PERSONAL NATURE resulting from ABUSES and OTHER CAUSES. Speedy relief and complete restoration of HEALTH, VIGOR and MANHOOD GUARANTEED. The grandest discovery of the Nineteenth Century. Send at once for Illustrated Pamphlet free. Address VOLTAIC BELT CO., MARSHALL, MICH.

GRANDE VENTE

DE LA

Balance des Marchandises du printemps

Réduction spéciale dans les Manteaux pour Dames et Habillements pour Messieurs, spécialités de

ARCAND FRERES

111, RUE ST-LAURENT

SAVONS MEDICINAUX

DU

Dr V. PERRAULT

Ces savons qui guérissent toutes les Maladies de la Peau sont aujourd'hui d'un usage général; les médecins les recommandent à leurs patients, et des milliers de certificats attestent leur efficacité.

Des cas nombreux de démangeaisons, dartres, Rife, Hémorroïdes, etc., réputés incurables, ont été radicalement guéris par l'usage de ces Savons.

Numéros et Usage des Savons

- Savon No 1—Pour démangeaisons de toutes sortes.
- Savon No 2—Détersif. Est propre à nettoyer les plaies et les ulcères, et favorise la cicatrisation.
- Savon No 3—Contre les lentes, poux, morpions, etc.
- Savon No 4—Pour les ulcères syphilitiques, chancres, etc.
- Savon No 5—Pour toutes sortes de dartres.
- Savon No 6—Pour la teigne.
- Savon No 7—Pour maladie de la barbe.
- Savon No 8—Contre les taches de rousse et le masque.
- Savon No 9—Contre les rhumatismes.
- Savon No 10—Ce savon est employé pour faire disparaître la grosse gorge.
- Savon No 11—Désinfectant.
- Savon No 12—Nous recommandons ce savon d'une manière toute particulière pour le rifle.
- Savon No 13—Pour les crevasses.
- Savon No 14—Surnommé à juste titre, savon de beauté, sert à embellir la peau et donner un beau teint à la figure.
- Savon No 15—Dentifrice. Ce savon est de beaucoup supérieur à toutes les pâtes et poudres pour nettoyer les dents.
- Savon No 16—Contre les moustiques, maringos, mouches noires, etc.
- Savon No 17—Contre la gale. Cette maladie essentiellement contagieuse, disparaît en quelques jours en employant le savon No 17.
- Savon No 18—Pour les hémorroïdes. Ce savon a déjà produit les cures les plus admirables et cela dans les cas les plus chroniques.
- Savon No 19—Pour les animaux. Contre la gale, blessures, etc.

Ces savons sont en vente chez tous les pharmaciens. Si votre marchand ou droguiste ne les tient pas veuillez en envoyer le prix (25cts) à l'adresse ci-dessous et ils vous seront expédiés franco, par la maille.

ALFRID LIMOGES,
St-Eustache, P. Q.

LE MONDE ILLUSTRÉ est publié par Hertzmann & Sabourin, éditeurs-proprietaires. Bureau: rue Saint-Gabriel, No 80, Montréal

RECREATIONS DE LA FAMILLE

No 290.—CHARADE

Que de belles à mon Premier
Empruntent ce teint frais et rose
Où le lis épouse la rose
Sur ton visage printanier !

Et cependant mon seul Dernier,
Simple élément, modeste cause,
Sur ta joue entretient éclosé
La douce fleur de l'églantier.

Aussi, rendant un juste hommage
A tes traits, le fou, le sage,
Te dresse en son cœur des autels.

L'Entier, parfois lourd de la vie,
Qui pèse sur tant de mortels,
Doit vous être léger, Marie !

No 291.—MÉTAGRANME

Sur mon velours blanc
Ou mon satin pâle
Se voit douce opale
Rubis rouge sang.

Sur ma moire blanche
Qui rayonne au feu
Se voit oiseau bleu
Où légère branche.

SOLUTIONS

No 287.—Les mots sont : Savoir, Avoir et voir.

No 288.—Un nombre pair.

No 290.—Tout chemin mène à Rome.

ONT DEVINÉ :

Eva, Ste-Rose ; Mlle Flore Gélinas, Yamachiche ; A. P. Letendre, Rimouski ; Alarie Renaud, Ottawa ; Mlle Louisa Potras Lachine, Prosper Gravel, J.-B. Landry, Arthur Plante, Québec ; J. A. Bernier, Emile Brosseau, Mlle F. C. Blanchemain, Montréal ; A. Giard, jr., Québec ; J. E. Martin, Lewiston.

Une terrible maladie disparue — rès
quelques semaines le traitement

AVEC

L'Eau Minérale de Saint-Léon

Madame J. McLish écrit de Québec en date du 6 juillet 1887 :

Je souffrais d'une maladie de reins depuis vingt-cinq ans. J'avais essayé plusieurs remèdes, et comme dernière ressource je me procurai l'Eau Minérale de St-Léon. Après quelques semaines, la terrible maladie avait complètement disparue ; maintenant, je suis tout à fait bien et j'ai la satisfaction de pouvoir vaquer à mes occupations.

COMPAGNIE D'EAU DE ST-LEON

4, CARRE VICTORIA,

Téléphone 1432

MONTREAL

SUCCURSALES : C. Campbell, 69, rue Saint-Antoine, téléphone 1432 ; Mme Duplessis, 1602, rue Ste-Catherine.

AGENTS : E. Massicotte & Frères, 217, rue Ste-Elizabeth, téléphone 810 A ; B. McGale, 2123, rue Notre-Dame, téléphone 187 ; M. Chapple, 64, rue Bonsecours.

Nouvelle Source d'eau Minérale

A ST-LEON

Cette nouvelle source est la propriété de M. Antoine Chrétien, fabricant du grand remède "Le sauveur du peuple."

Cette eau est recommandée par tous les médecins en général et principalement par M. le Dr Crevier, qui en a fait l'analyse chimique. Voir l'annonce dans la *Minerve*, le *Monde* et le *Colonisateur Canadien*.

Bureau central à l'Industrie Laitière, chez

J. A. GIARD,

41, RUE BONSECOURS, MONTREAL.

Toute commande du gros et du détail pour le Canada et les Etats-Unis seront reçues et expédiées sous le plus court délai.

AMELIORATION !

A la demande d'un grand nombre de personnes, nous venons d'ouvrir un dépôt de la célèbre EAU DE ST-LEON chez M. A. Lefebvre, No 1834, rue Sainte-Catherine, où l'on pourra toujours s'en procurer au verre, par une pompe automatique et hydraulique, au prix modique de trois cents le verre.

E. MASSICOTTE & FRERE.

GRANDE REDUCTION

— POUR —

L'Ouverture des Classes

Toutes nos marchandises pour habillements d'enfants ainsi que 400 paires de couvertes et toutes garnitures de lits seront sacrifiées

La balance de toutes vos marchandises d'été est vendue sans réserve

DUPUIS & LABELLE

Coin des rues Sainte-Catherine et Jacques-Cartier, en face de la Banque d'Epargne

4748

"JOHNSTON'S FLUID BEEF."

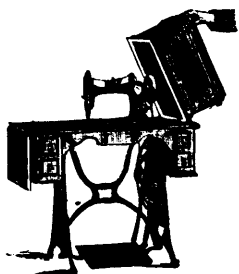
HENRI LARIN,

PHOTOGRAPHE,

18 - RUE SAINT - LAURENT - 18

MONTREAL

AUX MODISTES



Chaque modiste achetant la Reine de s machines à coudre, directe de

L'agence Levert

1595, rue Sainte-Catherine, aura droit comme prime à \$3 de patrons de modes de la plus haute nouveauté.

On prend des vieilles machines en échange et on vend à des conditions libérales.

Agents demandés

465) Pépinière Fonthill (acres

LA PLUS GRANDE AU CANADA BUREAU CENTRAL : TORONTO, ONT.

Succursale : 242, rue St-Jacques, Montréal

CANADIENS COURAGEUX Agents demandés pour vendre notre stock en pépinières.

Emploi stable à salaire fixe Les agents gagnent de \$40 à \$75 par mois et leurs dépenses. Envoyez votre portrait avec votre demande d'emploi à STONE & WELLINGTON Montréal.

J. W. BEALL,

Gérant de la succursale.

Loterie Nationale!

Les tirages mensuels ont lieu
le troisième mercredi de
chaque mois

\$60,000

SERONT TIRÉS

Le 21 Septembre prochain

COUT DU BILLET :

PREMIÈRE SÉRIE..... \$1.00

DEUXIÈME SÉRIE..... 0.25

Demandez le Catalogue des prix

S. E. LEFEBVRE,

Secrétaire.

No 19, RUE SAINT-JACQUES

MONTREAL

HENRY SCHMITH

19, RUE LEON XIII

Confection de CHEMISES par un tailleur pratique

Chemises de tous genres, à ordre, bon ouvrage, satisfaction garantie. Conditions modérées.

CHAUSSURES D'ECOLES

Elégantes, Solides et à bon Marché

TOUT EN CUIR, CHEZ

FOGARTY FRERES

COIN DES RUES

St-Laurent et Ste-Catherine

MONTREAL

FEUILLETON DU "MONDE ILLUSTRÉ"

Montréal, 3 septembre 1887

JEAN-JEUDI

TROISIÈME PARTIE—(Suite)

Le moment était venu. L'interne avait préparé tout. Esther, amenée par le chloroforme à un état de complète anesthésie, fut étendue sur un fauteuil placé près de la fenêtre de la cellule.

La tête, que soutenaient des oreillers amoncelés, se trouvait en pleine lumière.

Etienne ouvrit alors la boîte de chirurgie. Un rayon de soleil fit étinceler l'acier des instruments.

Le fiancé de Berthe se mit à l'œuvre.

Son âme était ferme comme sa volonté; sa main ne tremblait plus, mais de grosses gouttes de sueur coulaient sur son front.

Les spectateurs, violemment impressionnés, retenaient leur souffle.

L'opération dura quatre minutes... Un siècle!...

A la dernière seconde de la quatrième minute le fragment de plomb était extirpé de la boîte osseuse et l'appareil posé sur la blessure.

Un quart d'heure s'écoula. L'anesthésie se dissipait peu à peu.

Esther s'agitait sur son fauteuil comme quelqu'un qui va s'éveiller.

Tout à coup elle ouvrit les yeux et promena autour de sa cellule un regard qui n'avait plus rien d'égaré.

—Où suis-je donc? balbutia-t-elle en portant ses deux mains à son front.

On n'eut pas le temps de lui répondre.

Elle poussa un long soupir et perdit connaissance.

Cet évanouissement était attendu et n'effraya personne.

Etienne donna l'ordre d'étendre Esther Derieux sur son lit, et de créer dans la cellule une obscurité factice.

—Admirable! s'écria l'un des médecins. Mais ne craignez-vous pas la fièvre?

—Je la prévois et je la combattrai... Le plus fort est fait, grâce à Dieu!... Je crois pouvoir répondre de tout...

Le directeur s'approcha d'Etienne.

—Vous venez d'agir en maître, mon cher collaborateur, et je vous en félicite! lui dit-il en lui serrant les mains. Puis il ajouta d'un ton très bas: Mais songez à des choses graves dont nous avons causé déjà... N'oubliez pas que cette femme est une isolée, au secret...

—Je n'oublierai rien, monsieur... répliqua le jeune médecin.

Après cette réponse faite à voix haute il se dit à lui-même:

—Je n'oublierai pas, surtout, que je pourrai bientôt interroger Esther, et qu'Esther pourra me répondre...

On dressa un procès-verbal détaillé qui fut signé séance tenante par tous les témoins de l'opération.

Etienne devait rédiger ensuite un rapport et adresser à la Faculté de médecine.

Les docteurs étrangers et le directeur avaient quitté la cellule.

Le neveu de Pierre Lorient resta seul avec l'interne.

—Ah! cher maître, murmura ce dernier, ému jusqu'aux larmes, en lui sautant au cou et en l'embrassant, quel sang-froid! quel courage! quelle rectitude de coup d'œil et quelle sûreté de main! Je vous admire de toutes mes forces!

—Je refuse votre admiration, répondit Etienne en souriant. Mais votre sympathie me touche profondément...

—Vous ne doutez plus de la guérison?...

—Je crois que le doute est impossible...

—Qu'ordonnez-vous pour la malade?

—Un calme complet et une diète presque absolue...

—Quelles boissons?

—Je vais écrire une ordonnance dont vous surveillerez vous-même l'exécution, et j'espère que vous voudrez bien, pendant quelques jours, vous

Rejoignons au Havre les deux Parisiens, Mignolet et Jean-Jeudi.

Le 5 novembre le voleur émérite dit à son compagnon, auquel il avait caché soigneusement son nouveau titre de propriétaire:

—Mon jeune ami, il faut songer à notre départ.

—Je suis tout prêt, répliqua Mignolet, et entre nous je commence à en avoir de la mer par-dessus la tête... c'est toujours la même chose... Filons-nous ce soir?...

—Non, jeune homme, mais demain matin... Il y a un train à sept heures, nous rentrerons à onze heures trente-cinq minutes dans notre bonne ville de Paris. Avant de partir j'ai des provisions à faire...

—Les bourriches d'huîtres? demanda Mignolet en riant.

—Positivement... Chose promise, chose due! Un honnête homme n'a que sa parole, je me plais à le répéter. Nous allons donner l'ordre qu'on porte de grand matin les bourriches au chemin de fer, nous étranglerons un perroquet vert pour

nous ouvrir l'appétit, nous irons après dîner au théâtre du Havre voir jouer les *Viveurs de Paris*, un *mélo* de l'Ambigu qui n'est pas piqué des hannetons, et demain matin, frais et dispos, jolis comme tout, en route pour la capitale... Voilà l'ordre et la marche...

—Ça va... dit Mignolet, dévidons notre écheveau...

Rien ne fut changé au programme, et le lendemain à sept heures les deux camarades partaient avec leurs bourriches d'huîtres.

Théfer n'avait oublié ni la date du retour de Jean-Jeudi à Paris, ni l'heure fixée pour son arrivée.

A dix heures du matin, déguisé en matelot, il se rendit à Batignolles chez le duc de la Tour-Vaudieu qui l'attendait.

Georges portait son costume habituel de petit bourgeois.

Des lunettes vertes modifiaient absolument sa physionomie.

Le sénateur et l'agent de police se dirigèrent à pied vers la gare du Havre.

Chemin faisant, Théfer demanda:

—Il y a vingt-deux ans que vous n'avez vu le personnage?

—Oui.

—Êtes-vous sûr de le reconnaître?

—Parfaitement sûr. Il est de ces gens sur lesquels l'âge a peu de prise... Je crois le voir encore. C'était un grand gaillard effroyablement maigre, à la figure osseuse, aux pommettes saillantes... un



Monsieur arrive du Havre?... dit-il à Jean-Jeudi en le saluant avec détérence.—(Page 176, col 2).

consacrer tout entier à cette pauvre femme...

—Comptez sur moi, cher maître... Quand reviendrez-vous?

—Ce soir...

Etienne regagna la voiture qui l'avait amené, rentra chez lui, déjeuna frugalement et prit le chemin de la rue de l'Université.

Il allait voir sa bien-aimée Berthe.

Son visage exprimait la joie. Ses yeux brillaient d'un éclat inaccoutumé.

Si modeste que fût le jeune homme, il se sentait à bon droit fier de son œuvre...

Il se disait avec un orgueil légitime:

—Je suis quelque chose à présent... Ma place au soleil est conquise... Je puis marcher désormais la tête haute et l'espoir au cœur... Et Dieu sait que, si je rêve la gloire et la fortune, c'est pour les faire partager à Berthe!...

type inoubliable...

—Bien... Nous allons prendre une voiture à l'heure, que nous ferons stationner en face de la sortie et dans laquelle nous n'aurons qu'à sauter au besoin... Nous irons ensuite attendre le train du Havre sur le quai d'arrivée.

—Sur le quai, dites-vous?

—Sans doute...

—Nous laissera-t-on passer?

—Il suffira de montrer ma carte d'inspecteur à un surveillant... il supposera que nous venons guetter quelqu'un par ordre de la préfecture... Quand vous verrez notre homme, vous me donnerez un coup de coude et nous agirons suivant les circonstances.

La voiture fut retenue, Théfer mit le numéro dans sa poche; puis, sans la moindre difficulté, obtint pour lui et pour son compagnon l'accès du quai encore presque désert.

A onze heures trente les préparatifs des employés commencèrent pour l'arrivée du train.

A onze heures et trent-cinq un coup de sifflet lointain et prolongé se fit entendre; un coup de cloche retentit dans la gare. Les camions, poussés par les facteurs et destinés au transbordement des bagages, roulèrent vers la tête de station, et la locomotive apparut, laissant derrière elle un panache de vapeur et traînant une douzaine de wagons qui bientôt s'immobilisèrent.

Théfer et le duc se placèrent derrière les proposés à la réception des billets.

Ils n'étaient point en vue et pas un arrivant ne pouvait échapper à leurs investigations.

Pendant quelques secondes, au moment où toutes les portières s'ouvraient à la fois, ce fut un tohu-bohu général.

Les voyageurs pressés, craignant de ne pas trouver de voitures, se hâtaient, couraient, se poussaient, s'efforçaient de passer les premiers, et ne réussissaient en somme qu'à s'entraver et se retarder les uns les autres.

Soudain M. de la Tour-Vaudieu fit un mouvement brusque.

Il venait d'apercevoir un grand gaillard déjà vieux et très maigre, à la figure osseuse, s'riant d'un tout jeune homme, et du premier coup d'œil il reconnaissait Jean-Jeudi.

Il donna un coup de coude à Théfer.

—Compris! murmura ce dernier dont les deux voyageurs attiraient déjà l'attention. Nous allons prendre chasse...

Jean-Jeudi et Mignolet donnèrent leurs billets et se dirigèrent du côté de la station des voitures sans se douter qu'ils étaient suivis.

—Vous êtes certain que c'est bien lui? demanda tout bas l'agent au duc.

—Absolument certain... Il est à peine changé.

Le voleur émérite fit halte devant un fiacre...

—Eh! mon vieux, êtes-vous libre? demanda-t-il au cocher, qui répliqua:

—Oui, bourgeois, libre comme l'air... tout à votre service...

—Je vous prends... Passez-moi un bulletin...

—Voilà... Facile à retenir, mon numéro... Numéro 13... Avez-vous des bagages?

—Oui...

—Eh! bien, envoyez-les... on les chargera sur guimbarde et *Milord* vous mènera bon train...

—Avez-vous entendu? glissa le duc dans l'oreille de Théfer.

—Quoi?

—Ils prennent le fiacre numéro 13

—Cela vous inquiète?

—Cela me trouble...

—Assurément il n'y a pas de quoi... C'est un singulier hasard, voilà tout...

—C'est lui peut-être que nous aurions pris s'il s'était trouvé là tout à l'heure.

—C'est vrai...

—L'homme ne nous échappera pas, voilà l'essentielle... Venez, s'il vous plaît monsieur le duc.

Théfer rejoignit avec M. de la Tour-Vaudieu la voiture qu'il avait retenue, et dit au cocher, en lui montrant sa carte d'inspecteur.

—Service de la sûreté... Vous voyez bien ce fiacre, le dernier de la file?

—Le numéro 13?

—Oui. Il s'agit de le suivre tout à l'heure, à distance, de manière à ne pouvoir éveiller les soupçons des personnes qu'il conduira...

—On sait son métier, soyez tranquille... Montez j'aurai l'œil...

Le sénateur et le policier s'installèrent dans la voiture.

Dix minutes à peu près s'écoulèrent.

Au bout de ce temps la véhicule de Pierre Loriot s'ébranla, chargé de bourriches.

Le cocher de Théfer lui laissa prendre une avance de vingt ou vingt-cinq mètres et s'ébranla à son tour.

M. de la Tour-Vaudieu avait baissé la glace de devant, et regardait avec une curiosité avide.

Le fiacre numéro 13 gravit la pente de la rue d'Amsterdam, jusqu'à la barrière de Clichy.

Alors, prenant à droite, il suivit au grand trot les boulevards extérieurs pour ne s'arrêter qu'à la porte du restaurant-bal de la *Boule-Noire*, qui existe encore aujourd'hui juste en face de l'endroit où s'élevait jadis la barrière des martyrs.

A quarante pas en arrière, l'autre voiture fit halte.

Le patron de la *Boule-Noire*, entendant une voiture stopper, se présenta sur le seuil de son établissement.

Il sourit à la vue des bourriches qui couronnaient le fiacre, et il n'eut pas de peine à deviner que l'un des deux hommes amenés par ce fiacre était le singulier client dont il avait reçu une lettre chargée, quelques jours auparavant.

—Monsieur arrive du Havre?... dit-il à Jean-Jeudi en le saluant avec déférence.

—Oui, monsieur... répliqua le vieux voleur, c'est moi qui vous ai écrit...

—Monsieur, je le devinais...

—Mazette! vous avez du flair, vous!

—Ce n'est pas le flair, ce sont les huîtres...

—C'est juste... les scancales me constituent un signalement...

—Donnez-vous donc la peine d'entrer... On va décharger les bourriches et les tenir au frais...

Et le restaurateur introduisit Mignolet et Jean-Jeudi.

—Alors, reprit ce dernier, vous avez bien compris ma lettre?

—Parbleu! le style en était clair...

—Tout sera prêt ce soir?

—A six heures précises, oui, monsieur.

—Vous savez que je ne regarde pas à la dépense. Voici un nouveau billet de cinq, à valoir...

—Ah! je ferai les choses grandement...

—N'épargnez pas les truffes...

—Il y en aura dans tout... Voulez-vous prendre connaissance du menu?

—Inutile, je m'en rapporte à vous...

—Vous ne le regretterez pas, et comme il y a bal ce soir dans mes salons, vous aurez la musique par-dessus le marché.

—Nous pincerons un rigodon!... fit Mignolet très émerillonné.

—Nous pincerons tout ce que tu voudras, mais présentement il s'agit de déjeuner vite, car j'ai à faire pas mal de courses pressées... répliqua Jean-Jeudi. Servez-nous donc, patron, n'importe quoi sur le pouce, et envoyez un demi-litre à mon cocher pour lui tenir compagnie.

Le déjeuner fut promptement servi et rapidement expédié.

—Présentement, dit Jean-Jeudi à Mignolet, je te lâche...

—Où vas-tu?

—A mes affaires, donc!! A ce soir...

—Où le rendez-vous?

—Au café du théâtre Montmartre, sur la place.

—A quelle heure?

—A cinq heures et demie...

Le voleur émérite regagna son fiacre et donna l'ordre à Pierre Loriot de le conduire à Belleville, à la cité Rébeval...

XL

—Marchez bon train, mon vieux, poursuivit Jean-Jeudi, il y aura un pourboire soigné...

Il ajouta tout bas:

—Inutile de passer devant mon concierge, puisque je possède une porte pour moi tout seul...

Arrivé à la cité Rébeval, le voleur émérite prit sa valise achetée au Havre, descendit de voiture, paya princièrement Pierre Loriot qui tourna bride, et sans s'inquiéter du fiacre arrêté à cinquante pas plus loin, rentra chez lui.

Théfer attentif avait tout vu...

—Ça va bien! dit-il au duc. Notre homme avait une clef, donc c'est là qu'il demeure dans une bicoque indépendante du principal corps de logis... Pas de portier, isolement absolu. Je vous ouvrirai la bicoque en temps utile et votre besogne ne sera qu'un jeu d'enfant...

—Quand agirons-nous? demanda M. de la Tour-Vaudieu.

—Après la nuit tombée...

—Que faisons-nous présentement?

—Absolument rien. J'ai des mesures à prendre.

Retenez chez vous, monsieur le duc, tenez-vous l'esprit en repos, et ce soir, à dix heures, mettez des armes dans vos poches et venez me rejoindre.

—Où?

—Tout près d'ici... Dans le chemin de ronde, entre la barrière de Belleville et la barrière de l'Orillon.

—Vous croyez au succès?

—J'en réponds absolument... Je n'aurais pas mieux disposé les choses pour la réussite, et le hasard se fait notre allié...

Les deux complices se séparèrent.

Jean-Jeudi, après avoir refermé la porte, se rendit dans la petite cour que nous connaissons, déterra la boîte de fer-blanc dont il avait fait un coffre-fort et l'emporta dans sa chambre à coucher.

Avant de l'ouvrir il examina le contenu de son portefeuille.

—Deux billets de mille et un de cinq cents... murmura-t-il; c'est beaucoup plus qu'il n'en faut pour rigoler pendant une quinzaine, le restaurateur ayant reçu son argent d'avance... Je vais donc prendre simplement cinq mille francs et les envoyer au notaire... Qui paye ses dettes s'enrichit...

Il retira du coffret cinq billets de banque, mit à la place ses titres de propriété et les clefs de son immeuble du Havre, puis il enterra de nouveau son trésor au pied de la touffe de lilas.

—Ma fortune est à peu près de soixante-dix-huit mille francs, dit-il en calculant de tête. Mettons soixante-dix mille, car j'aurai des frais d'installation, mobilier, linge, etc. A cinq pour cent, ça fait trois mille cinq cents francs de rente... Ce n'est pas assez... J'ai réfléchi... Il m'en faut le double pour être vraiment à mon aise. Ci: soixante-dix mille francs, autant pour René Moulin, total cent quarante mille que mistress Dick Thorn et son vieux camarade Frédéric Bérard cracheront gentiment au bassin... Ensuite je les laisserai tranquilles, et je crois qu'ils pourront se flatter d'en être quittes à bon marché. Demain, après le festival, quand je me serai rabiboché avec René, nous préparerons l'entrevue officielle. Sapristi! que ces gens-là vont donc avoir de drôles de têtes! J'en ris d'avance comme une petite folle!...

Jean-Jeudi changea de costume, mit son portefeuille dans sa poche, sortit en ayant soin de fermer la porte à double tour, gagna la rue de Belleville, entra dans un estaminet et demanda un bock, du papier, une enveloppe, une plume, un encrier et de la cire à cacheter.

Il écrivit au notaire du Havre, glissa dans l'enveloppe les billets de banque, scella de cinq cachets et fit charger sa lettre au plus prochain grand bureau de poste.

C'est vers cinq heures et demie seulement qu'il devait rejoindre Mignolet.

Pour tuer le temps il se mit entre les mains d'un coiffeur qui le rasa de près, et frisa au petit fer les mèches plates et grisonnantes de sa chevelure.

Ainsi bichonné, adonisé, et superlativement ridicule, il fit au café de Montmartre une entrée triomphante.

—Comme te voilà beau! cria Mignolet d'un air convaincu.

—Oui, je me crois assez réussi...

—La coquetterie, c'est très bien, mais faut songer au sérieux... As-tu garni ton porte-monnaie?

—Soyez paisible, jeune homme; j'ai de quoi payer toute la cave de la *Boule-Noire*...

Tandis que s'échangeaient ces menus propos entre Mignolet et Jean-Jeudi, le restaurant du boulevard Rochechouart était en pleine activité.

On dressait une table de douze couverts dans un des salons destinés aux repas de noces et, le nouveau client de la maison ayant donné l'ordre exprès de ne ménager rien, le patron se mettait à la hauteur d'un programme aussi large et préparait un menu digne des restaurants de premier ordre.

Rien ne devait manquer au festin, ni les poissons de choix, ni les plus fins gibiers, ni les primeurs, ni les truffes, ni les grands vins.

Il y avait sur la table des rafraîchisseurs à vin de Champagne en plaqué presque pas rougi, et des gerbes de fleurs dans des vases de porcelaine dorée et décorée.

Jamais de tels préparatifs ne s'étaient vus en un tel lieu.

Vers cinq heures et demie, deux personnages de mise un peu douteuse se présentèrent timidement.

L'aplomb leur manquait.

Ils n'étaient pas sûrs que l'invitation si singu-

lièrement transmise par le restaurateur de Saint-Denis fût sérieuse.

Le patron les accueillit la bouche en cœur, s'empressa de les rassurer et leur donna le conseil de commander des apéritifs qui seraient portés sur la note de l'amphitryon.

Naturellement ils commandèrent.

A ces premiers venus, deux autres se joignirent, puis deux autres encore, et bientôt les convives de Saint-Denis et d'Asnières se trouvèrent au complet, absorbant à pleins verres l'absinthe, le bitter ou le vermouth.

A six heures précises, Jean-Jeudi et Mignolet apparurent.

Une clameur d'admiration les accueillit.

—C'est des princes russes! disaient les uns.

—De vrais cocodès!... criaient les autres.

—Ils reluisent de la tête aux pieds!

—Ils embaument l'eau de Cologne et le vinaigre de Bully...

—Tout de même ce sont des lâcheurs!... D'où arrivent-ils?

—Nous arrivons du Havre, mes vieux lapins... répliqua Jean-Jeudi.

—Avez-vous au moins rapporté des huîtres?

En ce moment le restaurateur, digne et majestueux, une serviette sur le bras, ouvrit la porte.

—Les huîtres sont servies... dit-il. Elles attendent ces messieurs...

Les invités se dirigèrent deux par deux vers le salon où le couvert était mis, et furent comme pétrifiés par la magnificence du spectacle qui frappait leurs yeux; jamais ils n'avaient vu tant de cristaux, tant de porcelaine, tant d'argenterie; jamais non plus pareilles montagnes d'huîtres, escortées d'une sauce au vinaigre, au gros poivre et à l'échalote.

D'avance les grands verres étaient pleins jusqu'aux bords d'un vin de Chablis couleur d'ambre.

A la stupeur du premier moment succéda la joie.

Un hourah bruyant retentit et on attaqua les huîtres.

Au milieu de l'allégresse générale Jean-Jeudi restait soucieux.

Un pli se creusait entre ses sourcils; sa lèvre inférieure s'allongeait en une moue significative.

L'absence de René Moulin et de Berthe le taquinait et lui paraissait inexplicable.

—J'ai écrit à tous deux, se disait-il. Ni l'un ni l'autre n'a-t-il donc reçu ma lettre? C'est difficile à croire... J'imaginerais plutôt qu'ils ne viennent point parce que René Moulin m'en veut d'avoir filé sans tambour ni trompette, avec un fort magot, le soir des tableaux vivants... Après tout, il n'est que six heures... Peut-être bien qu'ils arriveront plus tard...

Laissons commencer le repas pantagruélique du restaurant de la *Boule-Noire* et, avant d'entamer le récit des événements multiples qui se préparaient et devaient se succéder en moins de quelques heures, occupons-nous brièvement de l'un de nos plus importants personnages, mistress Dick Thorn.

L'ex-Claudia Varni, depuis qu'elle avait obtenu de Théfer qu'il ne donnerait pas sa démission d'inspecteur de la sûreté, vivait dans une tranquillité d'esprit relative.

Aucun fait nouveau de nature à l'inquiéter ne s'était produit.

Le silence de Théfer et de Georges, qui ne donnaient de leurs nouvelles ni l'un ni l'autre, confirmait sa croyance qu'elle n'avait rien à craindre.

Toujours prudente, d'ailleurs, même dans sa sécurité, et trouvant sage de se ménager au besoin d'indiscutables *alibis* si l'on recourait aux *grands moyens* pour imposer silence à Jean-Jeudi et pour lui reprendre les papiers volés, elle se gardait bien de s'isoler du monde et, après s'être entourée de serviteurs nouveaux, elle ne cessait de visiter ses amis chez eux et de les accueillir chez elle.

Elle comptait fermement qu'il lui serait bientôt possible de renouer sans nul mystère ses relations d'autrefois avec le sénateur.

Plus que jamais elle voulait que Henry de la Tour-Vaudieu devint le mari de sa fille Olivia.

Depuis le jour de sa fête elle n'avait revu ni le jeune avocat ni le docteur Etienne Lorient.

Sachant ce dernier très occupé, elle cherchait

dans ses travaux incessants une excuse à la rareté de ses visites, s'étonnant néanmoins un peu qu'il ne trouvât pas une heure pour accomplir un devoir de stricte politesse.

Le matin de ce même jour, elle avait écrit à Henry de la Tour-Vaudieu et à Etienne, pour les engager à venir, le soir, prendre une tasse de thé chez elle.

Le jeune médecin s'était empressé de répondre qu'étant obligé de passer la nuit près d'un malade il lui fallait décliner, à son grand regret, la gracieuse invitation de mistress Dick Thorn.

Henry, lui, n'avait aucun prétexte plausible à alléguer.

Convaincu qu'il rencontrerait son ami chez mistress Dick Thorn, il se proposait de se rendre vers dix heures du soir à l'hôtel de la rue de Berlin, où l'attirait en outre un motif que nous ne tarderons pas à connaître.

XLI

Après avoir lu et relu la relation du procès désigné dans les annales judiciaires sous le nom d'*Affaire du pont de Neuilly*, le jeune avocat désirait vivement savoir pourquoi mistress Dick Thorn avait manifesté un si grand effroi en assistant à la reproduction plastique de ce crime célèbre.

Nous le retrouverons bientôt à l'hôtel de la rue de Berlin.

Rejoignons Théfer.

En quittant le duc de la Tour-Vaudieu, l'agent de police était rentré chez lui pour en ressortir au bout d'une heure, grimé avec son talent habituel et complètement méconnaissable.

Il se dirigea, en se donnant des allures de flâneur, du côté des hauteurs de Belleville.

La situation qu'occupait la cité Rébeval était gravée dans sa mémoire. Il savait que la bicoque habitée par Jean-Jeudi s'adossait à une muraille derrière laquelle commençaient les terrains vagues des buttes Chaumont.

Tout en combinant son plan, il fit un tour énorme, s'engagea dans les terrains vagues, arriva au mur que nous venons de signaler, gravit les premières déclivités des buttes et put plonger ses regards dans les deux cours, celle de la grande maison en façade de la rue Lauzun, et celle, beaucoup plus petite, attendant au logis du voleur émérite.

—Parfait, se dit-il, nous entrerons là-dedans comme chez nous... Le quartier, de ce côté, est un véritable désert. Personne ne nous dérangera.

Ses observations faites, il regagna les rues tortueuses de Belleville.

A l'heure convenue, le duc Georges de la Tour-Vaudieu arrivait au rendez-vous assigné par Théfer et suivait à pas lents le chemin de ronde allant de la barrière de Belleville à celle de l'Orillon.

Un large pardessus de grosse étoffe l'enveloppait. Un chapeau à larges bords cachait le haut de son visage.

Il s'arrêta en entendant marcher.

Un homme se dirigeait vers lui dans les ténèbres et fit halte à son tour au moment de l'atteindre.

C'était le policier, qui lui dit :

—C'est bien à M. Frédéric Bérard que j'ai l'honneur de parler?...

—Parfaitement...

—Voici le moment d'agir.

—Je suis prêt.

—Vous êtes armé?

—Oui.

—Suivez-moi donc.

Les deux complices gagnèrent ensemble les terrains vagues où nous avons vu Théfer opérer une reconnaissance, et se trouvèrent en face de la muraille d'enceinte, haute de deux mètres et demi tout au plus, et dont la masse grisâtre se détachait vaguement au milieu de l'obscurité.

—C'est par là que nous entrerons... fit l'agent.

—Je ne vois aucune ouverture...

—Il n'en existe pas, en effet...

—Faudra-t-il donc escalader?... murmura le duc avec effroi...

—Sans doute...

—Je ne pourrai jamais!...

—Allons donc!... Le mur est très bas; je vais vous aider, et ça ira tout seul...

L'agent fit la courte échelle au sénateur, qui parvint sans trop de peine sur la crête du mur, où Théfer le rejoignit puis sauta de l'autre côté et, de même qu'il avait facilité l'ascension, facilita la descente.

—Maintenant, reprit le policier, il s'agit de nous introduire...

Il se dirigea vers la porte et palpa la serrure.

—Pas compliqué... dit-il. En soufflant dessus elle s'ouvrira!...

Et, tirant de sa poche un trousseau de ces crochets que les serruriers et les voleurs appellent *rossignols*, il en choisit un au toucher, le glissa dans la serrure et, du premier coup, mit la pêne en mouvement.

La porte s'ouvrit.

Georges de la Tour-Vaudieu en franchit le seuil, suivi de Théfer qui la referma sans bruit, exhiba une petite lanterne sourde, l'alluma et reprit :

—Rien ne nous empêche plus de procéder à une visite domiciliaire. Il faut, avant toute chose, retrouver le portefeuille et les papiers volés chez mistress Dick Thorn et qu'il serait dangereux de laisser derrière soi. Nous supprimerons l'homme ensuite, quand nous aurons détruit les papiers...

—Hâtons-nous... dit le sénateur, dont un tremblement nerveux agitait les mains.

Théfer secoua la tête.

—Quand on se dépêche trop, répliqua-t-il, on fait de la mauvaise besogne... Rien ne presse... Jean-Jeudi est en ce moment tout à la joie et se grise à la *Boule-Noire* en compagnie digne de lui.

Il ne pense ni à vous, ni à sa maison, ni aux papiers volés... Nous avons du temps devant nous. Agissons donc avec une sage lenteur, nous n'arriverons que plus vite au but...

Georges promenait ses yeux autour de la chambre.

—Les clefs sont sur les meubles, fit-il.

—Cela simplifiera la besogne... Veuillez m'éclairer, monsieur le duc... Je vais procéder... Ça me connaît...

M. de la Tour-Vaudieu prit la lanterne, et la perquisition commença.

Théfer, ayant une grande habitude de ces sortes de choses, opérait selon toutes les règles.

Pas un coin ne lui échappait.

Il fouillait partout, il retournait tout, et ne laissait cependant derrière lui aucune trace de son minutieux examen.

Au bout d'une demie-heure la majeure partie des tiroirs, médiocrement nombreux d'ailleurs, étaient explorés sans résultat.

—Rien... murmura le duc.

—Patience... ce n'est pas fini...

Et le policier passa méthodiquement à un autre meuble.

Nos lecteurs savent déjà qu'il ne devait rien trouver, et cela par la meilleure de toutes les raisons, Jean-Jeudi ayant sur lui le portefeuille qui contenait, sans qu'il s'en doutât, le testament de Sigismond et le reçu de Guiseppa Corticelli.

Tout fut vainement visité, jusqu'aux matelas, jusqu'à l'oreiller.

Théfer explora même les briques qui servaient de plancher.

—Tonnerre! grommela-t-il en frappant du pied, le gredin connaît la valeur des papiers en question! Il ne s'en sépare pas et les emporte dans sa poche!...

—Que faire?

—Les lui prendre...

—Comment?

—En faisant juste le contraire de ce que je recommandais tout à l'heure...

—Il faut l'attendre ici, le tuer d'abord et le fouiller ensuite.

—L'attendre? répéta de la Tour-Vaudieu. Rentrera-t-il seulement cette nuit?

—Je me charge de le faire rentrer, et je vais avoir l'honneur de vous indiquer la marche à suivre... Rien n'est plus simple... Vous vous dissimulerez dans un coin sombre jusqu'au moment où il aura franchi le seuil de son logis et, quand il aura pris soin d'allumer la bougie que voilà, vous frapperez.

—Allez-vous donc me laisser seul ici?... bégaya le sénateur avec angoisse.

—Il le faut bien, puisque sans cela Jean-Jeudi ne rentrerait pas...

—Mais vous me rejoindrez, au moins.

—Le plus tôt possible...

—Où me cacher ?

Théfer inspecta du regard l'intérieur de la chambre.

Il avisa une sorte de placard sans porte, dans lequel se trouvait accrochés des vêtements.

—Là... dit-il, l'endroit semble fait exprès... Lorsque vous entendrez le drôle ouvrir sa porte, glissez-vous derrière ces loques, et attendez la minute favorable dont je vous parlais tout à l'heure... Notre perquisition a duré plus longtemps que je ne croyais... Il est grandement temps que je file à la *Boule-Noire*...

L'agent se disposait à sortir.

—Ah ! reprit-il en s'arrêtant, j'oubliais de m'informer d'une chose importante. Vous avez des armes, je le sais, mais j'ignore lesquelles...

—Un revolver et un couteau...

—Il ne faut pas songer à vous servir du revolver... La détonation donnerait l'alarme au milieu de la nuit, et pourrait attirer du monde...

—Je comprends cela...

—Reste le couteau... Ne peut-il vous compromettre et devenir une indice contre vous ?

—Non, répliqua le sénateur ; c'est un couteau commun, acheté dans un bazar. La lame est large et tranchante, mais ne porte pas un nom de fabricant...

Et il présentait l'arme en question à Théfer, qui l'examina et répondit :

—C'est ce qu'il faut... En face de cet outil fabriqué par milliers de grosses, toutes les polices du monde perdraient leur latin... Vous le laisserez dans la blessure ou par terre, à côté du corps... Faites en sorte de frapper par devant afin qu'un suicide soit vraisemblable...

Il prit dans son portefeuille un papier qu'il tendit à Georges, et continua :

—J'aurai l'honneur de vous prier, monsieur le duc, de vouloir bien mettre ce papier en évidence sur cette table où je vois une plume et de l'encre... C'est essentiel, afin qu'on ne doute pas du suicide...

—Ce sera fait.

—Je pars. Si je n'avais pas pu vous rejoindre avant l'affaire, vous me retrouveriez sur le chaperon du mur, que je vous aiderais à escalader.

—C'est convenu.

—Pas de bruit, surtout, monsieur le duc et pas de lumière.

—Soyez tranquille.

L'agent éteignit la lanterne sourde, sortit de la chambre, referma la porte sur son complice franchit lestement la clôture et se trouva dans les terrains vagues.

Il se dirigea au pas de course vers une station de voitures, prit un fiacre et dit au cocher :

—Boulevard Rochechouart, barrière des Martyrs, et du train ; vous serez content du pour-boire...

—A l'heure ou à la course ?

—A l'heure...

Le cheval partit au grand trot.

XLII

En moins de vingt minutes la distance fut franchie.

Théfer mit deux pièces de cent sous dans la main du cocher en lui disant :

—Allez m'attendre auprès de la barrière.

Puis il entra à la *Boule-Noire*.

Une animation prodigieuse régnait dans l'établissement.

Les salles et les cabinets du rez-de-chaussée, éclairés à giorno, étaient pleins de consommateurs.

Jean-Jeudi et ses invités occupaient un des salons du premier étage.

Dans un autre, très vaste, la musique faisait rage, une musique digne en tout point du *Café des Aveugles*, les planchers tremblaient sous les bonds épileptiques des danseurs, et la poussière épaisse enveloppait comme un brouillard les globes en verre dépoli des becs de gaz.

Jamais société plus hétéroclite ne mena plus bruyant tapage.

Artistes bohèmes, ouvriers, calicots, alphonnes

aux accroche-cœurs pommadés, fraternisaient dans un indescriptible pêle-mêle.

La partie féminine se composait de modèles des ateliers de peinture, de piqueuses de bottines, de giletiers, de fleuristes, et de demoiselles sans profession.

Tout ce monde débraillé, grisé par le vacarme autant que par les saladiers de vin chaud, chantait, riait, poussait des cris aigus, des glossements bizarres, et levait la jambe avec une agilité dont les clowns de cirque auraient été jaloux.

Théfer, après avoir parcouru les salles du rez-de-chaussée, monta au premier étage et fit le tour des salons de danse.

Jean-Jeudi et sa bande ne s'y trouvaient pas. Il alla rôder dans les couloirs desservant les autres salons et les cabinets.

Un grand bruit d'éclats de rire et de clameurs joyeuses attira son attention ; une porte en instant ouverte par un garçon chargé de bouteilles lui permit d'entrevoir celui qu'il cherchait, debout, un verre à la main, et pérorant.

—Le drôle est là, se dit le policier, et le dîner n'est pas fini... Il faut attendre...

S'asseyant alors à une table placée dans la salle de danse, près de l'entrée du couloir, il se fit servir un verre de punch.

Minuit n'était pas encore sonné et le bal se prolongeait d'habitude jusqu'à une heure du matin.

La foule des danseurs augmentait ; les cuivres de l'orchestre déchiraient le tympan ; les quadrilles devenaient de plus en plus fantaisistes, et la galerie applaudissait les contorsions grotesques de ces clochets improvisés qui semblaient pris de *delirium tremens*.

Dans le salon de Jean-Jeudi, le repas touchait à sa fin.

On avait mis le dessert au pillage et on commençait à répandre sur la table le contenu des bouteilles en croyant remplir les verres.

L'amphitryon, ivre aux trois quarts, avait les yeux clignotants, la langue épaisse, la parole inarticulable et continuait à boire.

La chaleur était étouffante. La sueur inondait les visages.

—Où il y a de la gêne il n'y a pas de plaisir... bégaya Jean-Jeudi. Mettons-nous à notre aise...

Et, donnant un exemple immédiatement suivi par ses convives, il ôta sa redingote, qu'il suspendit à une patère, derrière lui.

Mignolet, qui s'était ménagé beaucoup et conservait tout son sang-froid en jouant l'ivresse à merveille, frissonna de joie en suivant des yeux le vêtement dont la poche recélait le fameux portefeuille, objet de sa convoitise.

Les bouteilles circulèrent de nouveau.

Le voleur émérite, dont une idée soudaine traversa le cerveau, se leva, non sans quelque peine, et, d'une voix pâteuse, articula ces mots :

—Mes petits vieux, je me fends d'une motion. La clarinet et la grosse caisse nous font une invite à cœur... Il y a des dames de l'autre côté... On est galant et troubadour, que diable !...

En conséquence je propose d'aller pincer un léger rigodon avec le beau *sesque* avant de prendre le café...

La motion de Jean-Jeudi trouva de l'écho.

—Fameuse, l'idée !... crièrent les convives. Allons-y du rigodon...

—Faut la tenue... dit un invité. Rendons-nous nos frusques...

—De quoi, nos frusques ? répliqua l'amphitryon en haussant les épaules. Des manières, oh ! là ! là ! Nous sommes ici chez nous... Il fait chaud à cuire un pain de quatre livres... Nos paletots nous gêneraient dans les entourneures, et d'ailleurs, nous avons du linge !

—C'est ça ! appuya Mignolet. A Chaillot la toilette, et en avant le rigodon !...

Les dîneurs se prirent par le bras et, festonnant, zigzaguant, titubant, envahirent la salle de bal, bousculant tout le monde et hurlant :

—Place au quadrille ! V'là les camarades qui s'amènent !... Invitez vos dames ! Ohé ! la musique ! Pistonnez-nous le *Pied qui le r'mue* !

Cette irruption inattendue d'une bande notablement ébriolée produisit un moment de stupeur. L'orchestre s'arrêta net.

Les danseurs, troublés dans leur débats allaient chercher querelle aux nouveaux venus.

Deux gardes municipaux s'approchèrent de

Jean-Jeudi, qui gesticulait plus que tous les autres, et lui dirent :

—On ne danse pas en manches de chemises... Sortez du bal, ou habillez-vous de façon décente...

—De la décence, cipal de mon cœur, j'en ai à revendre... balbutia le voleur émérite ; j'ai fait de la dépense... une dépense conséquente... la maison est à moi. Je danserai comme je suis.

—Vous ne danserez pas !... crièrent les habitués du bal.

—Nous danserons...

—Nous allons vous flanquer dehors !...

—Essayez un peu, pour voir...

On allait en venir aux coups, le patron de l'établissement, prévenu qu'ils se passait quelque chose d'anormal, accourut et dit aux agents :

—Je vous en prie, messieurs, laissez-les... Ce sont des clients... Ils se sont mis à leur aise parce qu'ils ont bien dîné et qu'il fait chaud, mais ils ne causeront aucun scandale.

—Il y a un règlement, fit un garde municipal ; on doit respecter la consigne...

Une discussion commença.

Théfer voyait tout, entendait tout, et se rongeaît les ongles.

—Il va se faire coffrer ! murmura-t-il avec inquiétude en voyant Jean-Jeudi tenir tête à la garde. C'est un repris de justice... on l'interrogera... il est ivre... il ne saura se tenir ; un mot de lui peut tout perdre... et il dira ce mot si je n'interviens pas...

Le policier se leva, fendit les groupes et, prenant à part un des agents en bourgeois, qu'il connaissait de vue, il lui mit sous les yeux sa carte d'inspecteur et lui glissa dans l'oreille ces mots :

—Pas d'esclandre... C'est une bande que je file... Laissez-les faire et n'arrêtez personne... Ordre de la préfecture...

L'agent n'avait qu'à s'incliner.

Il fit un signe qui fut compris, et l'un des représentants de la force publique termina la discussion en disant d'un ton paternel :

—Puisque vous êtes des clients de la maison, dansez comme vous voudrez, mais soyez raisonnables...

—Vive le cipal !... vociféra Jean-Jeudi. Allez la musique !...

L'orchestre recommença son vacarme, et le quadrille interrompu se réorganisa sans encombre.

Théfer, après avoir constaté le succès de son intervention, quitta le salon de danse et sortit du restaurant.

Sur le trottoir rôdaient trois ou quatre pâles voyous.

Ces futurs piliers des maisons centrales, ces gredins précoces aux joues creuses, aux yeux cernés, aux cheveux couleur de filasses, ne pouvant entrer au bal faute de la moindre pièce de monnaie, écoutaient mélancoliquement la musique en attendant que quelque danseur envoyât chercher un fiacre ou leur jetât un bout de cigare.

Le policier frappa sur l'épaule de l'un d'eux, qui lui parut de mine intelligente.

—Qu'y a-t-il pour votre service, bourgeois ? demanda le gamin, avec un grasseyement caractéristique. Vous faut-il une voiture ?

—Veux-tu gagner cent sous ?

—Sans blague ?

—Oui.

—Parbleu ! Qu'est-ce qu'il faut faire pour ça ?

Théfer tira de son portefeuille un billet cacheté qu'il tendit au gamin.

—Tout simplement prendre ceci, répondit-il, et entrer à la *Boule Noire*...

—Bon... Après ?...

—Connais-tu le maître de l'établissement ?

—Le patron de la case ?... Bien sûr, que je le connais...

—Tu lui donneras ce billet en le priant de le remettre de suite au monsieur qui a invité du monde à dîner chez lui... Son nom est sur l'enveloppe...

—Compris... Ensuite ?

—Le patron te questionnera peut-être sur la personne qui t'a chargé de cette lettre...

—Qu'est-ce qu'il faudra lui dire ?

—Que ça vient de la place Royale, de la part de M. René Moulin...